

Pierre et Gilles rêvent d'une vie plus belle



Pierre et Gilles : « Quand nous avons commencé à peindre sur les images, cette idée de retravailler des photos était mal considérée. Le succès n'est pas venu du milieu de l'art », J.-J. Ceccarini/Le Figaro

Depuis 30 ans, le premier photographie et le second peint. Leurs œuvres communes sont à Paris au Jeu de paume dans une mise en scène explosive.

LE FIGARO. - Comment est née votre association ?

PIERRE et GILLES. - Ce fut d'abord une rencontre, puis six mois après, de manière absolument pas préméditée, nous avons eu envie de faire une série de portraits flashys. Pierre a fait les photos des modèles qui portaient des vêtements de couleurs fluo. Ce n'était pas vraiment ça. Puis, j'ai peint les photos. On s'est rendu compte que c'était ce qu'on voulait. Depuis, nous n'avons jamais changé. C'est toujours sentimental. Nos œuvres et nos vies se mélangent comme un album de famille.

L'exposition accorde une grande place aux travaux récents. Mais il y a aussi les premiers. Que révèlent-ils ?

Chaque image a le parfum d'une époque. Dès le début, en 1977, dans le portrait d'Iggy Pop,

le fond est déjà là. Après, apparaissent le décor et la mise en scène. Au début, on habitait un petit appartement. L'espace était rare. On se contentait d'un décor fait d'aplats de couleurs. Il a pris de l'importance au fur et à mesure.

Comment réalisez-vous vos images ?

C'est du sur-mesure. On construit l'idée sur un modèle que l'on a envie de photographier. On commence toujours par de petits dessins. On décide de la coiffure, du stylisme, puis on construit le décor et on met au point l'éclairage. Le jour de la prise de vue, tout est prêt. On passe souvent un très bon après-midi. La photo faite, Gilles peint dessus. Pourquoi ? Parce que la peinture équilibre les choses et les idéalise aussi.

Comment s'accorde-t-on quand on est deux pour une seule œuvre ?

Nous sommes très complémentaires. On a beaucoup de points communs. Le même goût pour l'imagerie religieuse et pour les voyages qui nous inspirent. En Inde, on a découvert un cinéma qu'on ne soupçonnait pas, une

religion mêlée à la catholique dans le Sud. Cela nous a troublés de voir sainte Thérèse de Lisieux sur la place d'un petit village tamouli. Nous sommes fascinés par l'Asie. Là-bas, il n'y a pas de notion de bon et de mauvais goût.

Justement, vous avez fait exploser ces critères. Cela a-t-il été facile ?

Quand nous avons commencé à peindre sur les images, cette idée de retravailler des photos était mal considérée et il allait de soi qu'un bon photographe faisait forcément du noir et blanc. Du coup, on fréquentait plus le milieu de la mode qui nous a acceptés tout de suite. Le succès n'est pas venu du milieu de l'art. Être populaire, kitsch et léger était considéré comme un handicap. C'est pourquoi cette exposition est importante : elle montre toutes les facettes de notre travail.

Votre œuvre est à la fois très populaire et très recherchée par des collectionneurs et les musées. Comment l'expliquez-vous ?

On fait des images qui parlent facilement aux gens. Ils comprennent tout de suite. En même

La cote du merveilleux

Sens inouï du détail et goût des images graves assurent à Pierre et Gilles une cote solide et muséale (Beaubourg, Houston, Fondations Klem à Buenos Aires, Pinault à Venise, Cartier à Paris). Ces pièces uniques vont de 40 000 € à 200 000 € s'il s'agit de polyphtyques. Le record aux enchères est *La Madone au cœur blessé*, Lio transférée (196 000 \$, Phillips, New York, 2001).

V. D.

temps, des théoriciens comme Régis Durand, qui nous a invités à exposer au Jeu de paume, ou Paul Ardenne, qui a écrit un texte dans le catalogue, voient plein de choses dans nos images. Depuis toujours, nous montrons des choses à la fois légères et graves. Derrière ce côté glamour et joyeux, il y a une idée de souffrance et de solitude.

Propos recueillis par F. D.

■ Jusqu'au 23 septembre au Jeu de paume, site Concorde, Paris. Tél. : 01 47 03 12 50. Catalogue publié aux Éditions Taschen.